

Aslak Nore

Les héritiers de l'Arctique

Traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon

Roman



Ce livre est dédié à Kjetil Anders
Hatlebrekke (1970-2023)
et aux autres vétérans qui ont combattu
pour la Norvège et l'ont payé cher.

« Pour trahir, il faut d'abord appartenir. »
Kim Philby

Prologue

LE CIMETIÈRE DE L'ARCTIQUE

LONGYEARBYEN

Tout au nord, dans l'Arctique, l'année ne se compose que d'un seul jour et d'une seule nuit. Le coucher de soleil en octobre dure une semaine à peine, avant que l'obscurité s'installe pour l'hiver.

À Longyearbyen, la nuit était tombée depuis un bon mois déjà. Un vent froid transformait les moins onze degrés en une température ressentie de moins dix-neuf. Dans la vallée de l'Adventdalen, une lumière jaillit de l'obscurité de novembre, d'abord faible, puis de plus en plus puissante, avant qu'un phare se découpe dans le noir.

Par la suite, le témoin qui avait donné l'alerte, la propriétaire de la Casa Polaris, une résidence secondaire située légèrement en hauteur dans la vallée à fond plat, expliquerait que la course saccadée et en zigzag de la motoneige avait attiré son attention.

Le conducteur du scooter avait suivi les piquets jalonnant la route menant au bourg.

Robert Eliassen venait juste de terminer sa journée de travail après une réunion chez le pasteur. Ce grand gaillard d'une soixantaine d'années avait obtenu le poste de gouverneur de l'archipel après une belle et longue carrière dans la police et dans les renseignements généraux en Norvège du Nord. Après avoir enfilé sa chapka et ses grosses moufles, il s'élança sur les trois cents mètres qui le séparaient de son logement de fonction.

Le pasteur voulait évoquer avec lui la question du cimetière sur la crête en direction du Platåfjellet, la montagne qui surplombe le bourg, où les cercueils ressortaient de terre à cause du permafrost. Tout ce qui était enterré au Svalbard finirait tôt ou tard par remonter à la surface.

Le pasteur lui avait montré un article paru dans un papier étranger où le journaliste écrivait qu'il était « interdit de mourir » sur l'archipel. Ce en quoi, bien sûr, il exagérait. Le Svalbard, cependant, n'était pas le genre de société où l'on restait toute sa vie, comme le répétait régulièrement Eliassen. Ce n'était ni un endroit où naître, ni un endroit où mourir.

En norvégien, le nom de Longyearbyen pouvait laisser penser que la bourgade avait été ainsi baptisée à cause des longues saisons par soixante-dix-huit degrés de latitude nord. Or la nuit polaire et le soleil de minuit, ces phénomènes extraordinaires qui pouvaient rendre fou, provoquer des accès de délire ou engendrer ce qu'on appelle le « virus polaire » – qui, une fois contracté, vous donne le sentiment que la vie sur le continent est vide et dénuée de sens –, n'étaient pour rien dans l'histoire. Non, le centre administratif de l'archipel du Svalbard tirait son nom de l'homme d'affaires américain qui y avait exploité les premières mines.

Eliassen était presque arrivé devant la Maison du gouverneur, dans une jolie cour entourée de bâtisses de bois rouge qui offraient un contraste saisissant avec l'édifice futuriste voisin, où se trouvaient les bureaux de l'administration. « Dark Vador a atterri à Longyearbyen », avait un jour déclaré un reporter en visite. Comme le disaient les gens qui découvraient l'archipel : ce qui relève de la fantasy ou de la science-fiction ailleurs correspond au réalisme social au Svalbard.

Au même instant, Eliassen entendit le rugissement d'un moteur et vit une motoneige traverser à bride abattue une congère. La machine s'arrêta en pilant net dans la cour.

« Dis donc, vous ! » s'écria-t-il en parcourant à petites foulées la cinquantaine de mètres restante jusqu'à l'engin.

Le barbu costaud assis sur le scooter avait l'air aussi pétrifié qu'une momie, jusqu'à ce qu'il se lève de la selle au prix de grands efforts, semblait-il, et s'effondre sur le sol enneigé.

Hypothermie, en déduisit aussitôt Eliassen. Ses années dans l'Arctique lui avaient non seulement appris à éviter le phénomène, mais aussi à le reconnaître quand des gens moins rodés aux conditions polaires en souffraient.

Il tenta d'entrer en contact avec l'homme, en anglais, puis en russe, sans obtenir de réelle réponse. Alors qu'il s'apprêtait à l'agripper par l'épaule, l'individu bafouilla quelques mots :

« *Don't... don't touch!* Ne me touchez pas ! »

Une paire d'yeux au regard éteint fixait le gouverneur.

« *Medical care... emergency...* »

– Bien sûr qu'on va vous soigner, répondit Eliassen, mais vous ne pouvez pas rester ici. Vous risquez de mourir de froid. »

Soudain, l'homme parut reprendre ses esprits. « P-p-poison, bégaya-t-il.

– Quoi ?

– Empoisonné », murmura son interlocuteur en anglais, d'une voix métallique.

Robert Eliassen se redressa et recula d'un pas. Avait-il touché cet homme allongé par terre à trois mètres de lui ? Non, mais il avait été à deux doigts de le faire. Il sortit son téléphone, composa le numéro des urgences et, en deux mots, leur exposa la situation.

« Qui êtes-vous ? demanda Eliassen.

– Je suis... le colonel Vasilij... Zemliakov...

– D'où arrivez-vous ?

– B-b-barentsburg.

– Mon nom est Robert Eliassen et je suis le plus haut représentant des autorités norvégiennes au Svalbard », déclara-t-il avec autorité.

Le Russe fut pris d'une convulsion puis s'immobilisa à terre, sur le côté, la tête dans la neige. Un filet de sang coulait de sa bouche et de son nez, remarqua Eliassen.

« Tenez bon, l'ambulance est en route. »

Plusieurs choses paraissaient déjà évidentes. Premièrement : il s'agissait d'un homme mortellement malade. Deuxièmement : si les Russes l'avaient empoisonné, probablement dans l'agglomération russe de Barentsburg, Dieu seul savait si lui-même ne se trouvait pas en danger aussi.

L'empoisonnement d'un colonel russe sur un territoire de l'OTAN était synonyme de scandale international. À Bruxelles, un tel acte pouvait être qualifié d'« attaque chimique ». Eliassen frémit.

« *Governor?* » chuchota Zemliakov en tendant le doigt en direction de l'Adventdalen. « Falck.

– Falck ? »

Le gouverneur Eliassen fixa l'homme à ses pieds. Il n'ignorait rien de l'activité des Falck au Svalbard. Ils avaient une concession minière sur l'archipel depuis 1916. Hans Falck, le médecin star, était en outre une vieille connaissance des années soixante-dix, quand Eliassen avait toutes les peines du monde à surveiller les communistes de sa sorte.

« Qu'est-ce qu'ils ont les Falck ?

– Ils possèdent une société... et une fondation... SAGA.

– Et ? »

Zemliakov toussa du sang.

« Nous avons une taupe au sein de SAGA.

– Qui ? » demanda le gouverneur.

Au même instant, l'ambulance arriva et deux personnes en combinaison antiradiations accoururent vers l'homme étendu par terre. Ils le soulevèrent et l'allongèrent sur la civière. Zemliakov détourna la tête quand ils voulurent lui mettre le masque à oxygène. Il regarda Eliassen avec insistance.

« Quelqu'un de la famille. Je vous donne le nom... contre votre protection. »

Puis il s'effondra et l'ambulance partit.

Robert Eliassen coupa le moteur de la motoneige. Un silence profond s'installa. Il resta le regard rivé sur l'Operafjell, la montagne de l'autre côté du fjord, qui dans l'obscurité ressemblait à un décor de théâtre après l'extinction des lumières. Une taupe dans la famille Falck ?

Il prit son téléphone et appela le médecin de garde.

« Il faut absolument que j'interroge le Russe, dit-il, dès que possible.

– Je crains que ce soit difficile », répondit le médecin. Il poussa un profond soupir. « Le patient est mort dans l'ambulance. Nous n'avons rien pu faire. »